

HOMMAGE A MICHEL SARRET

Courant février 2016: J'apprends par Marie France, sa sœur, le décès de mon cher et fidèle ami, Michel Sarret. Nous nous étions connus à Las Palmas de Gran Canaria à Puerto de la Luz sur une Place d'Artistes, le Parque Santa Catalina. Il était mon aîné de 14ans et demi et avait derrière lui une carrière de photographe professionnel, il avait fait des études dans ce sens. Il était rentré comme photographe professionnel de l'armée américaine qui occupait une partie de la France depuis les accords de Yalta. Il avait entraîné sa femme Armelle dans l'aventure après l'avoir sommairement formée. Mais le Général de Gaulle avait bouté les américains hors de France en 1967 et le couple Sarret s'était retrouvé sans emploi. Mais Michel avait des ressources et de la suite dans les idées, en quelques mois seulement, il avait appris l'Espagnol suivant la méthode Assimil et avait fini par dégoter un poste de sous directeur dans une imprimerie de Barcelone, il avait aussi réussi l'exploit de faire embaucher sa femme comme professeur d'anglais dans un lycée catholique, je ne sais par quel prodige car elle, par contre elle, n'avait aucun diplôme selon sa belle-sœur. Il était très fier de son exploit et surtout de sa femme qu'il n'hésitait en aucune occasion de mettre en avant comme si elle était une grande diplômée d'université! Ils avaient un fils en bas âge Lionel et pour lui il fallait assurer. Nous nous sommes connus à Santa Catalina l'hiver 1974, il débutait dans le Portrait de rue et moi pratiquement aussi. Les pastels, les couleurs, papier à dessin, fusains et crayons, ne n'en connaissions pratiquement rien et il ne fallait surtout pas compter sur la concurrence pour avoir des tuyaux. Nous avons en commun une certaine habileté et aussi la passion du dessin mais ça ne suffisait pas. Pour être opérationnel, il fallait aussi maîtriser le matériel, la technique et avant tout et surtout le public! Moi, j'étais paresseux, désordonné, agissant toujours plus par impulsion ou passion que par organisation lucide et sagesse raisonnée.

D'abord Michel m'a rebranché avec la littérature dont ma passion avait été rudement éprouvée. J'étais bon élève à l'école primaire, mon instituteur avait gardé tous mes cahiers et les donnait en exemple aux classes successives, j'étais encore bon élève durant ma sixième au petit séminaire Saint Joseph d'Auch, c'est là que j'ai reçu ma meilleure scolarité, nous étions tous internes, tous à la même enseigne, les prêtres instructeurs étaient sérieux et compétents. A l'école primaire, je faisais mes devoirs sous la tutelle de mes parents, au séminaire, je n'avais pas d'autre choix que d'étudier. Pourtant pour aussi loin que se portent mes souvenirs, je ne me rappelle pas à partir de ma cinquième, avoir ouvert un quelconque livre de classe. Mon entrée en cinquième à Mirande la jolie(Gers)fut la Bérésina totale, les élèves voyous nous déchiraient les livres, rackettaient les plus petits, les obligeant à cirer leurs chaussures sous prétexte de les protéger. Pendant mes heures d'études de Mirande, je lisais les BD de mon époque, Kid Carson, Butch Cassidy, Bleck le Roc, Micky le Ranger etc...Ensuite les polars ont pris le relais, Paul Kenny, San Antonio, Monsieur Suzuki etc...Quand, je ne lisais pas, je dessinais et peignais à la gouache et aux crayons de couleur et parfois même pendant les heures de cours, je me rappelle de ce Prof de Maths particulièrement sympathique pourtant qui m'avait confisqué pendant son heure de cours deux petites planchettes sur lesquelles j'étais occupé à dessiner des mexicains jouant de la guitare: «El sombrero y la guitarra van a ir en el bolsillo del profesor!» avait-il dit en riant tout en glissant mes fresques dans la poche de sa jaquette! Bien entendu, il me les avait restituées à la fin du cours, délicatesse que n'aurait certainement pas pris un de ces pions voyous que nous avions au lycée de Mirande. Certains sans scrupules nous piquaient même les bouquins policiers, pas dans le but noble de nous obliger à étudier! Oh que non! De cela, ils s'en moquaient comme de leur première chemise, juste pour nous les voler en lâches et vils personnages qu'ils étaient. D'autres plus braves mais tout aussi insouciant de notre avenir, nous les laissent lire sans intervenir. Il n'était pas rare non plus que des élèves voyous ne me fauchent mes dessins, ainsi que les jolis porte-clés que je me fabriquait, surtout à l'époque des fêtes, Pâques, Noël, fêtes des mères et des pères. Certains autres pions, brutes ignobles nous battaient à mort, certains que les petits fils de paysans de ma trempe n'oseraient jamais se plaindre de quoi que ce soit. Autre chose que j'adorais faire, était les petites cocottes en papier du

cours de travail manuel que ne manquais jamais de refiler à des élèves plus studieux qui préféraient consacrer leurs heures à l'étude. La nourriture à Mirande, était infecte, toujours pourrie, empestait à des lieues à la ronde, les cuisinières étaient aussi dégueulasses et aussi sales que la nourriture. Une fois que je m'étais plaint d'un cafard cuit au milieu de ce qui aurait du être des petits pois, la mégère de service plongea sa main sale dans le plat pour en retirer l'infecte bestiole et le problème fut résolu. Moi, je ne mangeais que le pain de la table, j'étais pâle, je maigrissais, je maigrissais prêt à m'évanouir. Plus tard à l'école religieuse de Saint Ursule de l'Oratoire à Auch, j'entrais de plein pied dans la grande littérature: Zola, Sartre, Camus, Gide etc.. Malgré cette indolence et ce laxisme certains, j'ai eu mon BEPC et je suis rentré en classe de seconde à Saint Ursule de l'Oratoire d'Auch, après avoir, à Mirande, redoublé ma classe de quatrième et sauvé de justesse ma cinquième grâce à la formidable avance d'études acquise au cours de sixième du séminaire d'Auch. Sans doute, grâce aussi à mon bagage littéraire totalement autodidacte et anarchiste basé sur la seule passion mais qui jouait toujours en ma faveur. Pourtant ça n'allait pas durer, à l'école religieuse Sainte Ursule de l'Oratoire à Auch où j'effectuais ma seconde, un certain abbé Lasserre professeur de français latin, curé aigri, jaloux et malsain s'est appliqué toute l'année durant à me détruire jour après jour, il ne lisait pas mes copies, me mettait des zéros à tous les devoirs sans les lire avec une seule et unique obsession, me renvoyer à la ferme de paysans d'où je venais et d'où il venait lui aussi. Pour le seul plaisir sadique de la haine obsessionnelle qu'il éprouvait envers cette race là. Il avait à mon égard, un mauvais esprit à toute épreuve qui jamais ne tarissait. Une fois que nous brûlions des herbes dans le jardin de l'Oratoire, il me lança, l'œil allumé, la bouche en rictus méchant tout en roulant les rr et en prononçant à la gasconne, toutes les lettres finales: «Tu maniess bien la fourrche, toi, Cazauxx, on voitt que tu en ass l'habitude, t'inquiète pass tu vass là retrouvrr bientôt» et il partit d'un rire luciférien. On est loin là de Monsieur Germain et de l'élève Albert Camus. Je ne saurais toutefois clore ce chapitre sur le vilain Lasserre sans mentionner cet anecdote que jusqu'à la fin de mes jours me fera rire. Mon frère Guy de deux ans mon cadet avait pris ma relève dans son cours de français, Lasserre avait juste envie de l'orienter vers la sortie comme il avait fait pour moi. Un jour narquois, il lui avait dit: «Toi, tu serrass un rraté comme son frrière» Mon frère avait blêmi de colère. Ce que Lasserre ignorait, c'est que mon frère était bien plus rusé et machiavélique que moi et que quand l'ennemi est trop puissant pour être pris de front, il reste toujours le terrorisme, il ne s'en est pas privé! Au cours d'une messe d'inauguration, il avait initié toute une chorale de cancre à faire chanter au «Te Deum»: «Des crêpes, des crêpes que fit pour nous François (le bedeau) en lieu et place: «Des merveilles, des merveilles que fit pour nous le seigneur!» Tous ont été virés, excepté lui qui ne s'est jamais dénoncé! Mais le top des gags qui me fait encore beaucoup rire aujourd'hui est le suivant: Mon frère en compagnie d'un copain, s'était enquis du téléphone privé de Lasserre et l'avait appelé en singeant son accent: «Allô Henrri?» «Qui estt à l'apparreill.?» «Tu devinerrass pass?» «C'estt Andrré?» «Et oui c'estt Andrré!» Et là ça y était le poisson avait mordu à l'hameçon! «Ah ett alors commentt elle va Solangeu?» «Solangeu elle va bienn et elle t'emmerde connarrdd!» Et il a raccroché! ça a fini par payer car Lasserre ne lui a plus saboté sa scolarité! Il lui a fait même passer le bac avec mention. Je ne sais pas si j'étais meilleur que mon frère, en tout cas, je n'étais pas pire! Nous avons eu tous deux des prix d'excellences à l'école primaire. Avant ma rencontre avec Lasserre, j'ai toujours eu prix et accessits en français, c'était mon point le plus fort, en me le sabotant, on écroulait toute ma scolarité et Lasserre le savait. Ma vie était tellement opprimée que je ne pouvais pas avoir la tête à l'étude. Tous les quinze jours nous rentrions à la maison avec l'autobus, c'était l'occasion pour pouvoir manger à satiété. Le lundi matin mon père nous rapportait au lycée dans sa petite 2CV, il fallait se lever à 5 heures. Avant de partir, en tant qu'ainé je devais vider tout le purin du fossé des vaches, puis dare-dare, il fallait partir de peur d'être en retard. L'après midi, en me déshabillant pour le cours de sport, je m'apercevais que j'avais les pieds et les jambes souillés de fumier, j'avais tellement honte que je m'écartais dans un coin pour saliver ma paume de main et frotter vigoureusement sur les taches. Et où était ma mère pendant ce temps? Elle dormait! Parfois

ivre de sommeil, je m'affalais pendant les cours de Lasserre., il ricanait alors d'un air sarcastique, ça lui donnait l'occasion d'encore pouvoir me dénoncer auprès de mes parents qui lui donnaient toujours raison. Comme dans un roman de Pagnol où le béret à la main, les paysans rendent toujours un hommage silencieux et admiratif à la science infuse du curé et de l'instituteur. Les envoyés directs de Dieu le père! Contrairement à mon frère cadet Guy, je n'ai jamais tété ma mère, le lait de mon biberon provenait directement du pis des vaches de la ferme, le résultat fut que mon foie se mit à gonfler comme une baudruche, parsemé de tâches blanchâtres et que j'ai failli en mourir! Et pourtant nulle méchanceté là dedans, seulement de l'ignorance. Les femmes orientales considèrent leurs seins comme des outres destinées à nourrir leurs bébés, les femmes d'Occident comme des instruments de séduction. Le lait pourrit dans leurs poitrine et elles attrapent un cancer du sein. En ce qui concerne ma mère c'était encore un cas différent! Je me suis retrouvé tout bébé dans un lit cage de l'hôpital d'Auch, pleurant nuit et jour seul, «que Mioulo!» disaient les langues de vipère, j'ai fini par être déclaré mort clinique et j'ai reçu l'extrême onction. A l'âge de sept ans, directement sans transition, sans préparation aucune, du cadre champêtre idyllique de ma ferme, on m'a placé dans une structure religieuse rigide de colonie de vacances. Tout pour moi y était rébarbatif, la discipline inflexible, la nourriture que je vomissais entièrement dans mes serviettes de table. Toilettes et lavabos nous étaient complètement inconnus à la ferme. Les bois servaient aux besoins naturels, la bassine de fer blanc qui avait auparavant cuit des confitures et toutes sortes de mixtures animales servait à se laver, seulement le dimanche pour aller à la messe. Nous n'avions pas l'eau courante, on allait chercher l'eau buvable à quelques 300 mètres de la ferme dans une source pleine de lézards et de serpents, il fallait descendre et monter des pentes raides. Ma pauvre mère poussait une brouette de linge dans le bois pour le rincer dans un vivier après l'avoir fait bouillir dans une lessiveuse remplie de cendre de l'âtre. Je ne mangeais rien dans cette colonie, mes nuits étaient des cauchemars, durant trois semaines, je ne fis que pleurer, appelant ma mère. Elle m'y a remis l'année suivante. Peu après l'an 2000, à Sarlat la Caneda en Périgord où je venais d'arriver pour y exercer ma saison d'été: Il pleuvait à verses ce jour là, il y avait plusieurs mois que je n'étais pas rentré à la maison. Seul, obligé de gagner de l'argent, de me nourrir, de me loger dans une ville touristique où tout était hors de prix, j'aurais bien aimé sentir l'appui et l'amour de ma famille biologique. Oh pas pour leur taper de l'argent, non! Je n'en ai jamais demandé et puis, je n'en aurais pas voulu! J'avais juste besoin d'un peu de tendresse, de soutien moral. J'ai reçu de ma mère au téléphone une bordée d'insultes, comme depuis plusieurs mois à propos de mon livre: «LA VIE AVENTUREUSE DU PEINTRE CAZAUX» et de mes aventures féminines que sa morale chrétienne mortifère n'acceptait pas! Prenant le relais téléphonique, mon père a demandé: «Quand rentreras-tu à la maison?» «Tu as entendu comment maman me parle, je n'ai pourtant tué ni volé personne?...Et il a lâché, chagriné, résigné: «C'est bien ce que je me dis!» Devant un tel entêtement dans la haine, je me suis trouvé désemparé pour ne pas dire désespéré, j'ai donc fait appel au père Bernard Berthuit de la paroisse de Saint Nicolas à Toulouse, connu pour sa bonté, sa bienveillance et son ouverture d'esprit, il lui a écrit une lettre que j'ai récupérée après son décès à elle, il lui parle de la charité chrétienne que l'on doit à ses semblables et ça l'a cassée net! L'Abbé Berthuit dit parfois ses messes en compagnie d'une pasteur protestante et va lui aussi prêcher dans son temple. Pendant au moins une quinzaine d'années, le père Bernard m'a laissé exposer gratuitement dans son presbytère et m'a aussi acheté quelque tableaux, Gérard Nonon, voisin au grand cœur m'a toujours aidé à accrocher mes tableaux et avec son épouse Nicole m'a aussi acheté plusieurs tableaux. Concernant la terrible colère de ma mère à propos de mon livre, mon oncle Robert parfaitement athée s'en est mêlé aussi, il m'a écrit qu'une mère au lieu de blâmer son fils pour les plaisirs qu'il a connu doit plutôt s'apitoyer sur ses moments de détresse et ils furent légion pour moi! Elle avait honte de moi, à un locataire qui lui demandait de mes nouvelles elle a rétorqué: «Ah mais vous savez, j'ai un autre fils!» Ah pauvre Catholique pourquoi n'as-tu pas lu Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus! Un jour pourtant, elle entendit à la radio que l'art adoucissait les mœurs et elle se rappela soudainement qu'elle avait un fils artiste, un artiste qui contrairement à d'autres, gagnait sa vie avec

ses dessins et ça lui força le respect tout à coup et elle m'aida vaguement dans les expositions alentours jusqu'à ce livre diabolique.....

Je pourrais encore en dire beaucoup sur ma mère mais je préfère en rester là! Oh et puis après tout au point où j'en suis! Elle veillait très tard dans la cuisine de sa ferme, raillant avec sa mère tout le voisinage, elles parlaient fort, nous empêchant mon frère et moi de nous endormir dans la chambre contiguë, elle attendait pour aller se coucher que le père ivre de fatigue s'endorme. Mariée ou pas, l'amour physique restait toujours un péché! Pourtant elle m'aimait à sa façon, elle intervenait quand elle me sentait en danger, elle écrivit à un haut fonctionnaire pour accélérer ma réforme de l'armée, elle a utilisé ses relations pour me faire embaucher à la voirie d'Auch, elle a plaidé ma santé fragile au petit séminaire d'Auch, elle a incité mon père à me donner la maison que j'occupe actuellement, ça ne l'a pas empêché de me déshériter d'un tiers au profit de mon frère mais comme dirait Jacques Chirac..... Elle a fait contacter le consulat français par son frère dominicain à Marseille quand j'étais en prison au Maroc. La plupart du temps ne sachant pas où j'étais, elle frémissait à l'énoncé de tous les faits divers meurtriers qu'elle glanait dans les médias. J'ai tellement écrit de mal d'elle que je me sens un peu honteux là! Elle n'avait pourtant pas eu une vie facile! Aînée d'un frère et d'une sœur cadette, elle était née en pleine guerre de 14/18 alors que son père était au front, dans une famille pauvre mais pourtant tellement auto-suffisante qu'elle n'avait pas subi les rigueurs alimentaires de la deuxième guerre mondiale. Elle se sentait mal aimée, incomprise, elle aurait voulu faire des études, elle considérait la condition paysanne, elle n'en connaissait pas d'autres, comme la pire de toutes. Comme dans la chanson de Jean Ferrat pour elle, mieux valait ramasser les poubelles en ville et habiter un HLM que vivre à la campagne. Alors pas question et pour rien au monde que ses enfants deviennent des paysans. Contrairement aux autres femmes de fermiers, elle n'allait que très rarement aux champs, juste un peu pour la fenaison après avoir beaucoup rouspété. Mon père restait seul à la tête de 40 hectares, il avait racheté toutes les fermes alentours au rythme des décès. Avec quarante têtes de bétail, il était occupé nuit et jour, sans dimanches, sans congés, sans vacances alors pour les vacances scolaires, les bras de ses fils lui étaient fort utiles. Même sans argent, notre mère avait vécu libre de toutes entraves comme un petit animal qui ne supporte aucune contrariété. Ses seules expériences de vie étaient son imagination morbide qui la plupart du temps lui dictait n'importe quoi. Confiant dans son intelligence supérieure notre père acquiesçait la plupart du temps, se révoltant rarement! Pourtant c'était une couturière hors pair qui brodait, cousait à la machine, brodait nappes et draps de lit, elle avait même confectionné le costume de noces de son mari, sa robe de mariée sans doute aussi. Papa lui, adorait les jeux de hasard, belote, manille, la pétanque et les quilles. Il restait calme et réfléchi et gagnait souvent. Ma mère Dame Patronnesse de l'église de Simorre, pigiste du journal La Croix, faisait partie un certain dimanche d'une kermesse au profit de je ne sais plus quelle cause. Il y avait là des tas de jeux, canards en plastiques à pêcher avec des anneaux, massacres de boîtes de conserve avec tampons de chiffons, des lapins numérotés qu'on pariait de rentrer dans un numéro de boîtes etc... Mon père gagnait à tous les coups et ma mère qui était effrayée à l'idée de lui remettre ses lots gagnés pourtant avec son seul génie, le regardait les yeux furibonds et lui criait de loin: «Va-t-en... Va-t-en!» Et moi, je plaidais pour mon père: «N'était-il pas un client comme un autre?» Et à contre cœur, les yeux inquiets balayant sa droite et sa gauche, elle lui remettait subrepticement, gâteaux, vins et pâtés, désireuse de s'en débarrasser au plus vite! A son décès, sa tombe croulait sous les gerbes, les bouquets de fleurs, les plaques de marbre, sa popularité avait largement dépassé le cadre du village, il en arrivait toujours de partout qui débordaient largement sur les autres tombes.

Il était né très pauvre notre père, cadet de deux enfants, ils vivaient à quatre sur un lopin de sept hectares avec une seule vache et une charrue en bois. Pendant la guerre de 14/18, on a réquisitionné toutes les vaches, le maire de sa commune de Tâchoires a plaidé la cause de cette famille pauvre pour donner des pommes de terre en lieu et place de la vache. Notre père avait été loué à l'âge de 9 ans et il parlait souvent!

Il a eu son certificat d'études et a fait la guerre de 39/40 comme brancardier conducteur de chevaux

dont il s'occupait avec beaucoup de plaisir. Il a échappé de justesse aux allemands qui encerclaient sa compagnie et est rentré sain et sauf en zone libre. Je me rappelle cet anecdote de guerre qu'il aimait raconter alors que lui n'était pas particulièrement exposé: «Je devisais avec deux femmes, des avions en rase-mottes ont lâché des bombes, les femmes se sont réfugiées sous un pont, moi derrière un talus à l'opposé, quand je me suis relevé ces deux pauvres femmes avaient été déchiquetées par les bombes, des lambeaux de chair répandus partout. Son frère Élie, soutien de famille n'avait pas été mobilisé, pourtant comme il serrait de trop près et pas par compassion, les femmes des prisonniers, la rumeur l'avait illico subito presto, envoyé au STO. Jamais arrivé à destination, il s'était évadé du train à Cherbourg-Octeville et était rentré chez lui à pied. Il ne marchait que la nuit, la France était occupée et il fallait se méfier de tout le monde, son frère rapporta qu'il avait usé cinq paires de bottes pour franchir ces quelques 900 kilomètres qui le séparaient de chez lui. Son frère, lui et ses parents ont vécu l'occupation terrés dans leur petite ferme. Ils se méfiaient particulièrement des hordes de maquisards débridées qui comptaient beaucoup de voyous. Sous prétexte de défendre la patrie, avec la liberté de faire n'importe quoi, certains violaient, pillaient, réglaient leurs comptes par des assassinats. Notre père racontait qu'il avait été tenu en joue par quelques uns de ces jeunes imbéciles: «Le moindre mouvement de fuite et ils me tuaient» disait-il! Rentré chez lui, notre père avait exercé des tas de métiers pour éponger les dettes de son frère, il avait fait des balais de mil qu'il vendait à la demande, il avait été maçon avec son frère. Après avoir gagné une tondeuse dans une loterie, il s'était mis à la coiffure après avoir fait servir son père de cobaye et il avait fini par être embauché par le coiffeur du village tous les Week-ends où il y avait beaucoup à faire. A la retraite, Il a taillé bénévolement les cheveux des villageois et sa notoriété aidant, bien aussi en dehors du village, longtemps, longtemps bien longtemps après le décès du dernier coiffeur mort à 96 ans. Comme lui, mon père a coiffé presque jusqu'à la fin de sa vie. Si certains abusèrent, d'autres se montrèrent généreux et reconnaissants. Il avait une petite valise en bois, carmin vernissé dans laquelle il rangeait précieusement ses outils et il faisait avec beaucoup d'enthousiasme le tour de ses voisins et amis avec lesquels aussi, il pouvait se restaurer et rapporter tous les potins du quartier truffés de rires et de médisances bienveillantes. Comme paysan, il avait agrandi considérablement la petite propriété que son mariage lui avait léguée. Soucieux de toujours améliorer l'ordinaire, il avait testé des tas de choses, il avait vendu du lait, fait des fromages, du beurre et même du miel avec plusieurs ruches. En ce qui concernait la production de céréales, il suivait les cours du conseiller agricole et aussi de son beau-frère Robert, plus intelligent, plus adroit et plus ingénieux que lui. Il faisait aussi du bon vin dont il vendait l'excédent dans de petit barricots planqués sous des bâches, c'était rigoureusement interdit, il vendait aussi de l'eau de vie dans les mêmes conditions.

Les gitans voleurs de poules venaient mendier du vin, des femmes qui se plaignaient d'être battues si on ne leur en donnait pas et ma mère leur en donnait toujours. Une fois que tout le monde était aux champs, les gitanes pénétrèrent frauduleusement dans le chai et se servirent. Mon père rentré hâtivement montra son fusil dont il savait se servir. Il avait déjà tué un chien de gitan dressé à voler des poules qu'il ramenait vivantes dans les roulottes. Ce chien insaisissable faisait des ravages chez les paysans. Il tomba raide mort à un mètre d'un champ de maïs où il pensait se couvrir. Mon père donna l'ordre de le laisser là et surtout de ne jamais en parler. Les Gitans étaient une véritable plaie pour les paysans et quand les maires des villages publièrent à leur intention, des interdictions de stationner, tout le monde en fut soulagé!

Je ne saurais pourtant clore ce chapitre sans parler de Jean Souques, mon grand père maternel. J'en ai déjà longuement parlé dans l'un de mes livres, alors j'écris ce chapitre pour ceux qui ne les liront pas. Mes grands parents paternels sont morts avant ma naissance. Jean Souques était issu d'une famille de quatre enfants, trois garçons, une fille et je n'en ai connu aucun, on m'a parlé du cadet Joseph qui effectuait des transports avec une carriole et un cheval dans la région. J'ai eu vent du père des quatre, le Grand Auguste qui lui, avec sa carriole et son cheval faisait de la contrebande d'Espagne, tabac, alcool, jambons etc...Beaucoup à l'époque faisaient de la contrebande à travers la

chaîne des Pyrénées à moins de cent kilomètres de la frontière. Il n'en reste pas moins que c'était très dangereux, les douaniers tiraient à vue sans sommations. Henri, l'aîné chef de famille avait été exonéré de service lors de la Grande Guerre, Jean notre grand père avait été mobilisé. Avant il avait travaillé comme garçon de ferme. Il avait fait trois ans de service militaire au camp de Caylus dans le Tarn, on ne rigolait pas à l'époque. Démobilisé fin 1913, il s'était marié en janvier 1914 avec Jeanne Marseillan qui lui avait apporté une petite propriété. Je n'ai pas grand chose à dire sur elle tant elle était effacée, toujours dans les champs à ramasser des herbes pour les lapins. En août 1914, il est parti pour la grande Guerre dans le même contingent qu'Alain Fournier l'écrivain, incorporés à Mirande la jolie dans le Gers, là où j'ai fait mes études. L'offensive de la Marne durant cette année là, a été tellement meurtrière que la Marne coulait du sang avec des cadavres flottants partout racontait notre grand-père. Alain Fournier y a laissé sa vie. Raconter les horreurs qu'il a vues et subies, j'en serais incapable. Homme de paix et paysan consciencieux, il a du charger à la baïonnette au canon des gens que ne lui avaient rien fait et aussi infortunés que lui. On lui a sauvé de justesse ses pieds complètement gelés dans l'eau glacée des tranchées. Enlevant son masque trop tôt parce qu'il s'y étouffait, il a failli mourir, asphyxié par l'ypérite, le terrible gaz moutarde. Alors qu'on l'emmenait vers un infirmier, un moribond allemand, mu par une haine viscérale contre un ennemi qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avait rien fait, l'ajusta dans son viseur avant de s'écrouler raide mort. La balle troua l'épaulette de sa capote bleu horizon sans le blesser. Il a été blessé 2 fois, une balle dans la jambe, un éclat d'obus qui détruisit en partie le muscle de son bras droit. Alors qu'il rentrait d'une permission prolongée parce qu'il s'était cassé les reins dans un accident de fenaison, il trouva son régiment complètement décimé. Suite à sa blessure, il ne pouvait plus tirer, on l'a mis à dérouler du fil téléphonique du PC arrière jusqu'au poste avant d'offensive qui recevait les ordres. Ma tante Maguy raconte que grâce à Dieu ses blessures ne ne sont jamais infectées sinon on lui aurait tranché le bras à la scie à métaux comme ça se faisait dans cette terrible période de guerre où les hôpitaux débordés de blessés manquaient de tout. Opération téléphonique toute aussi dangereuse, toujours à découvert, sans armes, il fallait que le fil soit de l'avant à l'arrière, toujours visible en cas de destruction et quand il n'y avait ni branche ni débris de ferraille où l'accrocher, il n'était pas rare de devoir le suspendre au pied ou à la main levés d'un mort. A l'armistice du 11 novembre 1918, il est rentré chez lui dans sa tenue souillée bleu horizon avec sa capote trouée à l'épaule. Sept ans d'Armée quand on n'a rien demandé, en simple appelé, me paraît très lourd à porter! Dieu que j'ai pu souffrir de le voir aussi pauvre, aussi isolé, aussi malheureux, son unique fils était moine dans un couvent austère, sa fille cadette qu'il avait cajolée s'était mariée et avait quitté la ferme. Notre mère qui vivait avec lui ne l'aimait pas et ne lui adressait jamais la parole. Même s'il avait donné les rênes de la ferme à son gendre, il n'a jamais arrêté de travailler, il travaillait, il travaillait sans arrêt. Il glanait dans les champs, il taillait la vigne et tard dans la soirée avec ses pauvres mains noueuses et ridées, il égrenait du maïs ou écosait haricots et petits poids. Quand son gendre avait encore réduit le petit enclos sordide qui lui tenait lieu de chambre à coucher pour faire d'avantage de place au veaux de l'étable, il n'avait encore rien dit! Quand il n'y avait rien sur la table, il se contentait d'un morceau de pain et de lard, sa fille, notre mère faisait des grands gestes d'énervement, maugréait des paroles inintelligibles pour bien lui signifier qu'elle ne l'aimait pas, il feignait de ne pas s'en apercevoir. Quand il trouvait mon père trop dur avec moi, il le lui faisait savoir et supportait une avalanche de récriminations. Et puis il y a eu cet accident avec une jeune vache que notre père était en train de dresser, le grand père l'avait attelée à l'autre bien dressée et est allé ramasser le foin à l'aide d'une herse en fer. La jeune vache s'est emballée et il est tombé sous la herse, j'ai vite appelé mon père et nous avons couru tous les deux en bas de la paguère. L'entrejambe en sang, le grand père a remonté seul sans une plainte, les trois cent mètres de pente raide jusqu'à la ferme. Il n'avait pas loin de 80 ans. Mon père l'a porté à l'hôpital d'Auch. Moi, je me suis caché dans la paille de la grange et j'ai pleuré, pleuré et beaucoup prié. Grâce à Dieu, ce n'était pas trop grave, il avait eu la peau des testicules arrachées et on l'a recousu. Tout comme pour mon père, sa tenue de guerre lui servait de salopette pour aller aux champs en alternance avec d'autres

habits à sécher sur un fil, il fallait toujours tout économiser! Mon père aussi allait aux champs avec son pantalon de guerre kaki à bandes molletières. A la fin de la guerre, on remit au grand père la médaille militaire et deux citations pour faits de guerre suite à ses blessures, c'est moi qui à sa mort ai ouvert le colis. Il avait droit à la légion d'honneur qu'il n'a jamais réclamée. Perclus de rhumatismes dans son bras blessé, il a dit au docteur que ce n'était pas du à la guerre mais à une grippe et le vilain en a profité, narquois pour lui baisser sa déjà maigre pension de guerre! A mon Dieu, ce que mes parents ont pu le lui reprocher sans trêve ni repos! Et de citer tel ou tel autre poilu moins blessés que lui et qui touchaient une plaine pension de guerre, ah mais ils savaient pleurer eux au lieu de fanfaronner!

Dès 68, admiratif du mouvement hippie des Peace and Love, libéré de l'oppression de lycée et de l'armée, j'ai pris la route, ne sachant ni aller, ni où dormir ni où manger, cherchant souvent en vain du travail auprès des producteurs, j'avais toujours un peu d'argent que m'avais glissé dans la poche, mon pauvre grand-père. Argent que bien vite les hippies pique-assiettes s'empressaient de me faire dépenser pour les nourrir, puis, je n'avais plus rien et je rentrais affamé, ma mère poussait les hauts cris et je repartais dans les mêmes conditions. Quand je fus enfermé dans l'hôpital militaire de Robert Piqué de Bordeaux, il m'avait aussi donné 200 francs avant de partir, il n'avait pourtant pas beaucoup d'argent le pauvre! Les soldats chargé de ma garde m'en ont volé cent! Devant et derrière ma ferme vivaient deux ivrognes, l'un avait une famille, les enfants mangeaient dans l'auge avec les pourceaux, quand il était saoul et il l'était souvent, il poursuivait sa femme avec un fusil et un couteau et la pauvre à demi-nue allait se réfugier à l'école du village, les gendarmes venaient, l'embarquaient, le relâchaient dans la soirée sans même lui confisque son fusil et ça recommençait. Ce qui faisait dire à mon oncle Robert qu'en ces temps là, mieux valait naître chienne que femme! L'autre devant chez nous était veuf, sale comme un peigne, couvert de puces mais gentil avec les enfants, il me donnait du chocolat moisi, faisait sa soupe avec l'eau du vivier couleur purin où pataugeaient crapauds et canards. Un jour les deux voisins, celui de devant et celui de derrière se rencontrèrent sur le chemin en face de ma ferme, moi, j'étais dans un berceau, ma grand mère se mit vite devant mais trop tard, j'avais tout vu! J'avais deux ans et je m'en souviens comme si c'était hier, les deux se bousculèrent et tombèrent à la renverse, sans plus aucun mouvement cuvant leur alcool. Un jour le vieux, le veuf était en train d'agoniser, noyé dans l'eau du ruisseau! Triste mort pour un ivrogne! Une voisine affolée avait averti mon grand père, il avait attelé le tombereau du fumier aux vaches, il a chargé l'ivrogne dedans et lui a ainsi sauvé la vie. A chaque fois que l'ivrogne s'alitait, les plumes de son matelas crevé depuis lurette s'envolaient alentours et ce n'était pas des plumes d'Ange! Je le revois encore le pauvre grand-Père, les jours de pluie, sa capote militaire, que de bleu horizon, il avait faite teindre en noir, le trou de la balle allemande toujours visible à l'épaulette. Il était bon comme le bon pain et donnait tout ce qu'il pouvait donner, rendait toujours gratuitement service à tout le monde. Pendant l'hiver, les jours de grand froid, il se réfugiait dans une maisonnette que mon père avait rachetée et qui lui servait d'atelier. Là, le grand père faisait un bon feu dans l'âtre, il y brûlait du bois sec. Pour allumer le feu, il brûlait les livres de la bibliothèque de son fils dominicain et certains vieux almanachs qui maintenant auraient une valeur inestimable. Peu importe, il ne savait pas, il était vieux, il avait froid, il était serein, loin de la haine viscérale de sa fille. Moi, je me blottissais sur ses genoux et il me racontait des histoires, très peu sur la guerre mais plutôt de sa trop courte période scolaire qui l'avait marqué pourtant et il me récitait des fables de La Fontaine qu'il avait apprises par cœur, sa préférée était «Le laboureur et ses enfants» Tous les 24 juin, il faisait en haut de la colline, un feu d'épines pour fêter la Saint Jean et les voisins des autres collines en faisaient autant. Il avait tellement souffert du froid le pauvre, il aimait couper des épines pour le seul plaisir de les brûler, parfois en plein été, le feu débordait un peu sur le blé mûr et mon père et moi, courrions vite, pour à l'aide d'une fourche éteindre le feu en poussant de la terre dessus. Il avait ramené de la Grande Guerre l'habitude du gros gris bon marché qui réchauffait les mains gelées, permettait de rester éveillé les nuits de garde, donnait un peu de chaleur et de convivialité avec un quart de vin pris avec les compagnons de misère, dans la boue, le froid, l'odeur écœurante

de la mort et des cadavres des tranchées qu'ils ne quittaient jamais, loin du foyer, loin de l'amour des leurs et la terrible incertitude du pire lendemain! Et cette méchante guerre dont on ne voyait jamais la fin! Non, il ne voulait pas oublier! Il crapotait plus qu'il ne fumait, il n'avalait pas la fumée et sa santé n'était pas en cause! Et bien ça aussi, elle le lui reprochait en grommelant avec toujours de grands moulinets de bras. Ah la pauvre femme! Tous les jeudis, Grand Père avait l'habitude d'aller jouer à la belote au Café du Village en compagnie de vieux poilus comme lui, enfin ce qu'il en restait! Il ne manquait jamais à nous les gosses de nous ramener une boîte de sardines, seul luxe alimentaire dérogeant du quotidien qui malgré tout n'était pas si mal! Une fois que j'étais allé le voir en ville, attablé devant une bière avec ses vieux amis, il m'avait offert un Vitel grenadine. C'était un beau jeune homme et il était resté beau dans sa vieillesse. Jusqu'à 86 ans il a marché droit sans canne, puis il est tombé, paralysé d'un côté. Il est mort chez lui en 1969, au printemps, moi j'étais à Strasbourg, pourtant je savais qu'il était mal en point, je lui ai envoyé quelques lettres en gros caractères pour qu'il puisse les lire, libellées à son seul nom, le pauvre avait trituré et ré-trituré un billet de banque qu'il aurait voulu me remettre en main propre. Il a vécu ainsi avec des vêtements rapiécés, sans eau courante, sans WC, sans médecin et sans dentiste, il a souffert sans se plaindre de terribles rages de dents. Un jour, alors qu'il était décédé un ou deux ans auparavant, sur la plage d'Argelès dans les Pyrénées Orientales, de vilains CRS m'avaient giflé, un couteau à cran d'arrêt était tombé de ma poche, ils m'avaient placé en cellule désirant me faire signer une déposition comme quoi je les aurais attaqués au couteau! J'étais terriblement angoissé et j'ai vu en face moi, là sur le mur gris de la prison, le visage de mon Grand Père apparaître, souriant sous sa moustache, son éternel béret de gascon vissé sur sa tête, et je l'ai entendu me dire: «Ne t'en fais pas, tu vas sortir tout de suite!» J'ai refusé de signer leur déposition et moins de dix minutes plus tard, j'étais dehors. Où es-tu Jean de La Fontaine, toi qui a écrit à propos de ta fable:«L'ours et l'amateur des jardins» Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami, mieux vaudrait un sage ennemi! Pensais-je à propos de ma mère!

Quelques années plus tard, le père Bretaudeau, directeur de l'école Sainte Marie à Auch, m'a pris comme suppléant pour corriger les copies de français de la classe de troisième et j'ose penser qu'il savait pertinemment ce qu'il faisait. N'est-il pas vilain Lasserre?

Michel m'a ouvert sa bibliothèque et je me suis nourri à foison de Sartre, Camus, Gide, Prévert, Céline, Aragon, Bazin et autres auteurs anglais et américains. Avec Michel, j'ai appris le sérieux, la discipline, l'opportunisme aussi, la plupart de nos clients de portraits étaient des béotiens qui n'étaient sensibles qu'à l'esbroufe et à la poudre aux yeux et Michel s'encombrait de toutes sortes de gadgets qui ne servaient à rien d'autre qu'à impressionner les imbéciles et ça marchait à coup sûr!

Je me rappelle de ce couple de couillons aux yeux de merlans frits qui bouche bée nous regardaient dessiner, tout d'un coup l'homme est parti d'un grand rire, a haussé les épaules et déclaré à sa Berthe d'un ton savant:«Au prix où c'est, c'est pas des originaux!»

Et cette autre à propos d'un dessinateur catalan qui ne savait pas dessiner les reliefs du globe oculaire, qui susurrât à sa copine béate d'admiration: «Regarde, regarde, le blanc si blanc du blanc de l'œil, même un appareil photo n'arrive pas à le sortir!» Certains clients trouvaient que ceux qui n'étaient pas accompagnés de toutes ces sortes de gadgets inutiles n'avaient pas les moyens de se payer leur matériel d'artistes. Toujours à propos de ce catalan, lui avait un peigne, un petit ventilateur portable et un patron de couturière pour mesurer le diamètre des boutons de ses clients, il avait même inventé un règle à portraits dans laquelle il avait découpé l'ovale des lèvres et des yeux... On n'arrêtera jamais la connerie! Et pourtant, les clients faisaient la queue derrière lui !

Michel à force de travail, de discipline et d'opportunisme aussi est arrivé à être ce que l'on appelait dans notre jargon, un dinosaure et a très vite distancé tout le monde moi y compris. Du matin au soir, il ne lâchait jamais ses crayons, il léchait et ré léchait ses commandes de portraits sur photos où alors brossait des portraits de chats blancs à poil long en faisant jouer la lumière entre leur pelage par diverses couches de pastel blanc superposées jusqu'à qu'une mamie craque et lui en achète un exemplaire. A force de discipline et de travail et aussi de savoir où le trouver toujours au même

endroit, Michel Sarret a fini par se constituer une solide clientèle de scandinaves et de natifs de l'île qui de bouche à oreille le submergeaient de toutes sortes de photographies, parents décédés, enfants, photos d'idoles ou d'histoires d'amour. Les scandinaves, enthousiasmés par la publicité que lui faisaient ses anciens clients venaient exprès de Finlande, de Suède et de Norvège pour lui porter des photographies à reproduire. Il m'étonnerait fort quand même que sur le nombre et la qualité de ses portraits, il n'y en ait pas quelques uns qui atterrisent dans des musées! Le parc pouvait être complètement désert, Michel avait toujours son agenda bourré de photos à reproduire. Plus tard quand, il pris sa retraite, on lui a interdit de travailler mais un marchand de tableaux «made in Taïwan» un de ces sales types qui ont tant perturbé nos places en voulant se faire passer pour l'un des nôtres, a flairé la bonne affaire, il donné à Michel tout un tas de photographies à reproduire qu'il a signé lui même, moi j'en étais estomaqué mais je fais confiance à l'histoire et la patte de Michel est par trop distincte pour ne pas qu'elle lui restitue son art.

Moi j'étais trop paresseux et distrait pour pouvoir le suivre, alors j'ai voyagé, j'ai dessiné dans les terrasses de bars. Lettres ou mails, nous n'avons jamais rompu le contact. Et puis ce jeudi 28 janvier 2016 où il a perdu la vie dans un hôpital de Las Palmas, emporté par un cancer à 82 ans. Je l'ai appris par sa sœur Marie France qui cherchait à rapatrier ses cendres. Joint à l'urne funéraire de ses cendres, cette note stéréotypée que les autorités canariennes devaient apposer auprès de tous les défunts, dernier pan de nez qui a bien du faire rire Michel sur son matelas de nuage: «Prière de pas toucher le cadavre trois durant, afin de ne pas déranger le repos de son âme» C'est cette note que l'on m'a sollicité de traduire.

Michel avait un fils, Lionel qui a fini commerçant dans l'électronique. Une femme, Armelle qui de la photo est passée au professorat pour finir dans la rue à côté de son mari à estomper des portraits dont Michel avait défini le dessin par projection à l'épiscopo. Un épiscopo maison qu'il s'était fabriqué lui même à partir d'une boîte en carton, une ampoule bricolée dans laquelle il avait inséré une pellicule métallique et je sais quoi d'autres. Michel avait fait des études sur les techniques et le matériel photographique. Las Palmas était un port franc sans poste de douane, des bateaux de toutes les zones géographiques abordaient dans la nuit, les flancs lourds de toutes sortes de gadgets allant de l'habillement aux bijoux et à l'audio-visuel. Ils vendaient à la criée à des prix défiant toute concurrence. Les boutiquiers indiens de l'île en chargeaient leurs camions, c'était parfois cocasse concernant les imitations des grandes marques, on pouvait ainsi y trouver des chemises Pierre Tardin, des montres Rullex, des sacs Ruiton et ainsi de suite. Moi j'avais acheté chez l'indien entre autres gadgets, un appareil photographique russe de marque Zénith dont Sarret m'avait vanté la solidité, c'est lui qui me l'avait marchandé chez l'indien. Devant les yeux horrifiés de l'indien, il l'avait démonté et lui avait prouvé que son appareil était déficient et que lui savait comment le réparer. Devant tout un flot de détails techniques auxquels ni moi ni l'indien n'entravions que couic, l'indien a fini par s'énerver, capitulant et acceptant la somme trop modique que lui avait offert Michel. Avec de grands moulinets de bras, il a hurlé en ouvrant toute grande sa porte: «Foutez-moi le camp, foutez-moi le camp!»... Et nous ne demandions que ça! J'ai réalisé de nombreux clichés avec cet appareil à travers le vaste monde. Michel était l'Ange Gardien d'Armelle pourtant elle n'arrêtait pas de râler, de bougonner, le trouvant trop casanier et je ne sais quoi encore. Elle a fini par divorcer pour s'installer deux rues plus loin avec un soi-disant marin breton qu'elle a trouvé plus casanier encore, il est mort sans sortir de son appartement. Quand elle a voulu revenir avec lui, Michel lui a claqué la porte. Il ne l'a pas abandonnée pour autant, toujours installée à côté de lui, il lui fournissait toujours des portraits dessinés qu'elle n'avait qu'à colorier. Il pensait que faire des portraits dans la rue était la panacée universelle et il envisageait d'y mettre aussi sa sœur et son fils, seule Armelle a accepté plus par indolence qu'autre chose. J'avais un autre ami, René Martinez, un gars qui semblait blasé de tout et qui peignait moyennement par instinct lui aussi et sans études préalables dans ce domaine. Fin lettré, il avait vaguement été instituteur, feignant comme une couleuvre, jamais pressé de rien, toujours à court d'argent, ne consentant à se mettre au travail que quand il était complètement à sec, il me fascinait au début, nous avons lié une sorte d'amitié et nous

avons fait ensemble quelques belles ballades et visité de prestigieux musées dans le sud de l'Espagne. Puis j'ai appris son homosexualité malade qui le poussait toutes les nuits à courir après les paumés de la nuit, il a été braqué et volé plusieurs fois, a perdu un œil dans je ne sais quelles circonstances. Quand je lui faisais part des dernières trouvailles de Sarret en matière de pastels ou crayons censés améliorer nos portraits, il me répondait qu'il s'en foutait, que lui se contentait de l'à peu près. Une autre chose que j'ignorais à l'époque c'est qu'il vivait complètement et cela jusqu'à un âge avancé, aux crochets de ses parents, leur quémandant sans cesse de l'argent. Sa pauvre mère qui ne vivait et ne respirait qu'à travers lui, plaidait sans cesse sa cause auprès de son père qui trouvait parfaitement anormal qu'un gars de 60 ans soit incapable de gagner correctement sa vie. Son père, émigré espagnol avait été toute sa vie ouvrier agricole et en avait bavé. A une certaine époque, René s'est revendiqué végétarien, a remplacé le steak salade par que de la salade et il est devenu fou. Il traînait dans tous les coins du port, armé d'un manche de pioche dont il aurait été bien capable de se servir, empruntant ad vitam aeternam des sommes considérables aux Sarret qui ont fini par se lasser. Il mendiait, il avait même arraché le sac à main à une nordique en vacances et s'était fait bastonner par la Guardia Civil. Son pauvre père qui vivait une retraite paisible et dont les seuls voyages consistaient à aller taquiner le goujon dans la rivière proche, sur les instantes pressantes de sa femme a fini par prendre l'avion pour venir le chercher. A Narbonne, on l'a placé en psychiatrie directement et il a fallu l'intervention du maire et d'un autre Martinez de substitution pour payer la note pharamineuse de l'hôpital. Durant ce laps de temps, n'ayant plus aucune barrière mentale, il a clamé haut et fort son homosexualité, moi, j'avais appris sur le tard, les Sarret et ses parents sont tombés de nues. Sa pauvre mère qui l'idolâtrait au delà du raisonnable en est morte. Plus tard son père s'est remis en ménage avec une charcutière, prénommé Odette, veuve elle aussi et ils filaient le parfait amour jusqu'au jour où, sans prévenir, René leur est tombé dessus. A moi il m'a déclaré: «Oh si tu savais combien Odette est heureuse de me laver les pantalons!» Cause toujours fils prodigue! Odette a fini par se fâcher tout rouge et demander à son père de choisir entre lui et son fils. René n'avait pas trouvé de deuxième mère bonniche comme il l'aurait voulu. C'est ainsi que René a fini par emménager dans une petite maison dans les vignes à quelques encablures de la maison paternelle.

Pourquoi ai-je mis autant de temps à me rendre compte de son homosexualité? Quand il me l'a dit, je ne l'ai pas cru. D'abord il ne racontait que des histoires avec des filles et pourtant...pourtant, moi qui était très proche de lui, je n'ai vu que de jeunes garçons se succéder dans son appartement d'une seule pièce. Le prétexte était de les faire poser et il les nourrissait et les logeait (il n'y avait qu'un lit). Moi, je me suis contenté de cette explication! A chaque fois qu'il est venu me voir à Toulouse, il essayait de s'incruster, courait toutes la nuit les rues de prostitués homos et salles vidéos du même acabit. Je l'ai rayé de mes fréquentations dé-fi-ni-ti-ve-ment!

Pourquoi me direz-vous ai-je un à priori contre les homosexuels? Je n'ai absolument rien contre les homosexuels artistes, musiciens, coiffeurs ou tailleurs, historiens, fins lettrés, détenteurs de talents et de trésors intellectuels. Les homosexuels mariés et sérieux en couple. Mais un grand à priori contre ceux qui rôdent la nuit, la braguette ouverte en quête de jeunes paumés affamés qui ne savent plus où ils habitent. Par cinq fois ces vicieux compulsifs me sont tombés dessus et à chaque fois, je n'avais pas vu venir! Un journaliste allemand se présentant comme un ami d'un français que j'avais rencontré dans un train, qui après une soirée arrosée qui commémorait son journal avec toute la presse invitée, m'a offert tard ans la nuit de venir dormir chez lui, il n'y avait qu'un petit lit et d'un bond j'ai très vite dessoulé! Un arabe à Annemasse en Haute Savoie avec qui j'avais pris une chambre d'hôtel à deux lits, trop fauché que j'étais pour en avoir une pour moi tout seul! Un curé de ma paroisse qui sous prétexte de me montrer des peintures m'a sauté dessus excité comme un bouc. Un directeur de théâtre qui racontant vouloir me donner des cours m'a harcelé toute une soirée, tournant derrière moi tout autour de la salle comme un taureau furieux, en Égypte à Alexandrie, un étudiant syrien qui après m'avoir invité à dîner m'a sauté dessus et j'ai dû me défendre à coups de poings! Et là je ne mentionne que les plus furieux car il a eu moult et moult autres cas, en auto-stop

ou ailleurs.

Tout l'hiver 74/75 je l'ai passé au Parque Santa Catalina, mon chevalet à côté de celui de Michel, un petit chevalet de campagne à côté d'un chevalet imposant d'atelier. Tous les matins, un même rituel qui consistait à acheter au kiosque du buraliste un gros cigare style barreau de chaise, un cigare typiquement canarien importé de Tenerife qui ne coûtait que quelques misérables centimes, un cigare successivement éteint et rallumé qui nous faisait toute la journée. Nous allions au cinéma prétextant quelques gouttes de pluie, nous mangions dans des gargotes, toujours gais, toujours friands des histoires que nous nous racontions ou des livres de San Antonio que nous nous échangeions. Maintenant que je suis vieux et d'une santé passable, après avoir visité maintes autres îles et ce, malgré le régime franquiste, je me rends compte avec le recul à quel point cette île était pacifiste et pacifiée. C'était un port franc et les contrôles étaient quasi-inexistants. Les bateaux déchargeaient des flots d'émigrés de toute l'Afrique, Nord et Sud, la plupart venaient directement de la brousse, avec leurs mœurs, leurs cultures et surtout leurs atours incongrus, certains torsos nus, vêtus de palmes séchées, scarifiés, tatoués, peinturlurés. Accoutrements qui auraient fait se retourner et ricaner toutes les autres peuplades du monde! Pourtant ici non! Les gens étaient blasés, habitués, rien, absolument rien qui ne fasse partie de la normalité! Moi, je n'ai pas connu la dureté du régime franquiste qui a fait couler tant d'encre! J'ai juste eu une impression de grande liberté, liberté qui pour moi s'est considérablement rétrécie avec la démocratie ibérique (mais je ne parle que de mon expérience!). Par deux fois, des policiers sont intervenus pour me faire délivrer des permis d'exposer qui m'avaient été refusés. Le sergent Espejo à Las Palmas, homme intègre, anti-corruption, un commandant de la Guardia Civil à Sitges en Catalogne. A propos de la dureté du régime, je tiens à raconter cette anecdote qui nous avait beaucoup amusés à Michel et à moi. Deux touristes finlandais, de ceux qui venaient juste pour se soûler, avaient été recommandés par leur guide touristique de surtout et en aucun cas s'aviser de critiquer un régime totalitaire sous peine de prison, tortures et je ne sais quoi d'autre, coercitif et terrifiant! Leur effroi n'avait duré que le temps de leur jeûne, après trois bouteilles de rhum, les deux hurluberlus hurlaient à tue-tête: «Franco la mierda, Franco la mierda!» Pas longtemps, deux policiers les ont conduit au commissariat à coups de pied dans les fesses! Pas longtemps non plus! Michel et moi, étonnés, les avons vu ressortir en moins de 5 minutes! Dessoûlés peut-être pas mais allégés sûrement, d'un appareil photo que les flics ripoux cherchèrent à nous vendre sur la place. Même en temps qu'étranger en Espagne à cette époque, il s'agissait de parler espagnol pour être considéré comme un natif et avoir exactement les mêmes droits, les achats et les ventes se faisaient de particulier à particulier sans passer par un notaire, j'ai ouvert deux compte en banque sans que l'on me demande mon passeport, la guerre civile avait fait tellement de morts qu'il n'y avait pas chômage, d'ailleurs les usines avaient la stricte interdiction de licencier qui que ce soit et peut importait la qualité de l'ouvrier. Ce qui est certain en ce qui me concerne c'est que les policiers de Jacques Médecin à Nice m'embarquaient pour contrôles d'identité permanents et m'empêchaient tout simplement de travailler quand ils ne me confisquaient pas mon matériel. En Espagne en ces temps là, on ne divorçait pas non plus mais les bordels d'état étaient légion, même dans les cinémas de Las Ramblas à Barcelone, les vieilles puttes réformées masturbaient des clients sélectionnés par la Célestine, dans les sièges avant, cette rémunération de pauvres hères leur tenait lieu de retraite.

La vie semblait légère et parfumée en ces temps là.

Et puis il y a eu notre rencontre avec Bernard Blier (sosie de...) Un homme richissime, propriétaire d'immeubles et de bars etc... Il avait commencé comme garçon de salle et de fil en aiguille...Je me rappelle d'une anecdote qui nous avait fait beaucoup rire: «J'étais propriétaire d'une discothèque», racontait-il et j'ai dit au barman: « Tu as vu hier, il n'y avait pas beaucoup de monde, si au lieu de me piquer deux bouteilles de champagne, tu t'étais contenté d'une seule ça l'aurait fait quand même!» «Patron, j'ai pas piqué de bouteilles de champagne!» ...et Blier a continué vaguement chagriné: «Je ne te reproche rien, je passe l'éponge, j'ai été jeune aussi, ce que tu as fait, je l'ai fait avant toi, le champagne c'est cher, je compte les bouteilles....» Mais l'imbécile n'a pas saisi la

perche! «Patron, je n'ai pas piqué de bouteille de champagne! Se remémorant la scène, Bernard Blier est devenu rouge de colère et a hurlé: «Répète un peu!» «Patron je... » «Dehooors!...à la pooorte! Voleur oui mais con non! Tu n'arriveras jamais à rien!» Bernard Blier nous invitait à des dîners extra fins, le Maxim's et la Coupole n'avaient qu'à bien se tenir! Il importait ses denrées par avion spécial, son caviar venait d'Iran, sa vodka de Russie, son champagne des plus grands crus de Reims etc...Gare à celui qui s'avisait de lui porter une sous-marque! Je me rappelle de ce gros balourd qui croyant frimer avait apporté un Whisky Quivas, acheté sur un bateau du port, je doute fort que le bougre aie jamais entendu parler de Whisky Chivas, tant il caracolait comme un coq, sûr de tromper son monde! Il s'est entendu railler toute la soirée! D'ailleurs il n'a jamais été réinvité!» Sarret et moi avons compris la leçon, mieux valait venir les mains vides, c'est certainement ce que préférait Bernard Blier tant il était tatillon sur le menu. Mais c'était trop pour un homme normalement constitué, le premier soir, Michel a dû me rapporter dans ma chambre, j'ai vomi tripes et boyaux, les fois suivantes, j'ai fait plus gaffe, Michel aussi. Après le départ de sa femme, Michel a eu une aventure avec une jolie journaliste rousse d'origine israélienne que ses obligations professionnelles ont rappelée à Madrid, Michel a refusé de la suivre, c'était un sage, lui n'avait rien à faire à Madrid et c'est toujours funeste lorsque l'on perd son centre de gravité, il a préféré rester sur ses bons souvenirs. Moi, je ne l'ai pas connue cette fille, je n'en ai vu que des photographies. Une élégante jeune fille rousse comme son ex-femme mais contrairement à elle, mince et souple comme une liane. Je ne saurais terminer cet hommage sans parler du bon cœur de Michel, toujours peiné par la souffrance qu'elle soit humaine ou animale. Je l'ai vu recueillir de chiens de rue abandonnés, un seul à la fois tout en donnant à manger aux autres. Il gardait ses craies pastels de couleurs dans une boîte remplie de grains de riz qui par frottement les nettoyaient. Un jour de loin, ayant aperçu une nuée de pigeons roucoulant sur sa boîte, il ne manqua jamais à l'avenir, de porter une deuxième boîte remplie de grains de riz expressément pour eux seuls. En ce qui concernait les mendiants, il préférait leur payer des sandwiches plutôt que de leur donner de l'argent directement, il était ainsi sûr que cet argent n'irait ni à l'alcool ni au tabac. En ce qui concernait les emprunteurs, il avait une technique que j'ai faite mienne, leur prêter une petite somme qu'ils ne rendraient jamais mais bloquerait à jamais un éventuel retour. Puis l'eau a coulé sous les ponts, nous nous sommes perdus de vue Michel et moi, jamais de cœur.

Michel avait une sœur, Marie France, inspectrice des impôts, une fille quelconque qui se prenait pour une star, pour moi elle était la sœur de mon copain, rien de plus. Une seule fois dans les années 80 en rentrant des Antilles, je lui ai demandé de m'héberger quelques jours dans son appartement parisien et elle a acquiescé. Juste 500m avant d'arriver à son domicile, mon taxi a eu un accident et j'ai dû faire le reste du chemin à pied. Un petit appartement d'une seule pièce avec toilette et coin cuisine, un seul petit lit, j'ai dormi à côté sur une couverture, quelques trois jours. Elle avait un voisin toujours fourré chez elle, gigolo pédéraste et coureur non dénué d'un certain esprit, nous avons fait quelques sorties tous les trois. Un vrai porc qui faisait feu de tout bois, de tout ce qui lui rapportait de l'argent. Je me rappelle d'une séance d'ascenseur avec un gardien d'hôpital à l'aspect simiesque et au cerveau du même bois, le gigolo le tripotait et apparemment l'homme singe ne faisait aucune différence entre un homme et une femme tous pourvus de trous à fourrer. Dans la journée, le gigolo racontait ses nuits qui me donnaient la nausée. Le quatrième jour, Marie France reçut son amant et ne pouvait plus m'héberger, le gigolo qui avait le même appartement qu'elle, m'a offert de le partager. Je ne lui ai pas donné l'occasion de vérifier sa théorie, d'après lui tous les hommes étaient homosexuels car ils prenaient tous Cupidon à l'envers pendant la période des règles des femmes. J'ai pris le premier train pour la Suisse où j'avais une copine. J'ai revu Marie France épisodiquement et toujours par hasard, A Sitges (Catalogne) où elle venait en vacances visiter son frère qui y dessinait, une autre fois, elle est venue chez moi me présenter sa petite fille de 6 ou 7 ans, Audrey. Court avant l'an 2000, je me suis rendu à Las Palmas visiter Michel Sarret et René Martinez, Michel était toujours dans la rue, son chevalet à côté de celui de son ex-femme, René avait emménagé dans une grotte creusée à flanc de montagne. Michel avait rasé sa barbe, coupé ses

cheveux et s'était fait une tête nouvelle avec une moustache à la Georges Brassens Le Mercredi 6 août 2008, il est venu me voir à Toulouse en compagnie de sa sœur, j'avais organisé dans mon jardin, un barbecue avec d'autres amis, déjà il présentait sur l'une de ses joues, une vilaine verrue qui a dégénéré en cancer, je ne l'ai jamais revu vivant.

Courant février 2016, je me suis rendu au cimetière de Montauban où sa sœur a enterré ses cendres dans le caveau familial. Présents aussi, Lionel son fils, Audrey la fille de Marie France et le père d'Audrey que je n'avais jamais vu. Je voulais garder le contact avec Marie France pour l'entendre parler de son frère. Très vite, elle a mis le holà! Bien que de trois ans mon aînée, elle trouvait qu'elle était bien trop belle et bien trop spirituelle pour un type comme moi. Les paupières basses, les commissures des lèvres en forme d'M, elle toisait de toute sa hauteur ce monde vulgaire qui la méritait si peu! On pouvait voir dans son regard «l'altière lassitude de l'aigle des montagnes» avait écrit je ne sais plus quel auteur. Pourtant nos deux premières rencontres ne se sont pas trop mal passées, elle m'a reçu chez elle à Moissac (Lot) dans un petit appartement qu'elle avait hérité de ses parents. Elle m'a fait visiter la ville, monuments et galeries, je l'ai invitée à une grosse glace, c'était l'été et il faisait très chaud. j'ai dormi dans sa chambre d'amis. Je n'ai que peu de souvenirs de notre deuxième rencontre. La troisième fois fut un désastre pour moi, on s'est retrouvés à Montauban à la sortie du train. Au centre commercial Leclerc, j'ai acheté un pot de fleurs pour la tombe de son frère, elle y a fait un peu de ménage. Elle m'a désigné en gloussant une série de tombes alignées: «Regarde les tombes des juifs, ils ont mis des pierres dessus parce qu'ils trouvent que c'est moins cher que les fleurs!»... se trouvant très spirituelle....Les trois jours que j'ai passé avec elle, je l'ai entendu récriminer contre tout! Pleurer sur son sort de femme seule, sur le trop d'impôts que lui coûtait sa résidence secondaire, sur son compte en banque à plat... alors que moi, n'avais-je donc pas honte? Elle avait même honte de sortir avec moi, tellement j'étais mal vêtu, pourtant avec recherche, me semblait-il? J'étais un sale radin qui regardait toujours les prix avant de l'inviter au restaurant! Elle m'attaquait sur mes croyances religieuses, Michel lui, ne croyait en rien! Il n'y avait vraiment rien qu'elle puisse trouver de positif dans ma pauvre vie! La coupe était-elle pleine? Non pas encore! Il y avait à côté de Moissac, un petit village nommé Lizac et dans ce village, un joli petit château du XVIII^e siècle, là vivait une famille des producteurs de fruits et légumes qui m'avaient embauché pour ramasser des pêches durant le mois d'août 1968. J'avais trouvé ce travail sur le marché aux fruits et légumes de Moissac auprès de frère du patron. Je fus logé dans une dépendance du château et la comtesse nous préparait les repas. Mes jeunes compagnons de travail ne foutaient pas grand chose à part tirer des pêches sur le visage d'un pauvre émigré italien un peu simplet et embauché à l'année. C'était mal payé mais je ne dépensais rien et les repas de la comtesse étaient réglés au centime près de leur prix de revient. Le patron était un jeune retraité de l'armée, pas du tout à cheval sur le rendement qui ne devait pas être folichon! Je garde un souvenir impérissable de ce séjour et comme le village n'était situé qu'à une dizaine de kilomètres de Moissac, j'ai demandé à Marie France de m'y emmener. Mon Dieu que n'ai-je pas fait là! Et quelle idée stupide m'a pris de vouloir descendre la vitre de ma portière alors qu'il faisait une chaleur à mourir! La vitre n'est pas remontée! J'aurais aimé que ce soit le gravier du bord de la route qui ait coincé le mécanisme tellement je me sentais coupable et mis au ban de son impitoyable tribunal! Mais quelle malencontreuse idée avais-je pu avoir de vouloir baisser cette vitre qui ne me demandait rien! Les lames de scies de son pauvre défunt père ébéniste, que j'ai glissées dans la fente de la portière n'ont pas réussi remonter la vitre. Elle a posé la question à un de ses voisins qui avait été garagiste et il ne s'est pas montré optimiste, il avait souvent connu le cas sur ce type de voiture, une fragilité de la courroie de transmission qui s'use et casse à la longue. N'importe qui à ma place aurait touché ce malheureux bouton aurait eu le même résultat mais il a fallu que ça tombe sur moi! Les esprits facétieux ne manquent pas d'humour! Le voisin, professionnel aurait pu réparer mais c'était beaucoup de travail et il n'a pas jugé qu'elle en vaille la peine! Moi, ma mère m'a appris à toujours ménager les gens dont on peu avoir besoin mais apparemment ce n'était pas sa philosophie! L'amitié ça se cultive par de petites attentions et non en tortillant des fesses. Le lendemain de

l'incident, nous sommes rendus à une adresse de casse automobile que lui avait donnée le voisin et dont son propriétaire savait résoudre ce genre de problème. Un beau jeune homme trentenaire qui n'a pas arrêté de vanter les mérites d'Adolf Hitler. Marie France ne l'écoutait pas, elle le regardait bouche bée, les mirettes remplies d'étoiles, après elle m'a dit qu'elle en aurait bien fait son 4 heures, je n'ai jamais su, si lui admirateur d'Hitler, fantasmait sur les vieilles peaux. Quand elle m'a rapporté en gare de Moissac, j'avais arrêté en mon fort intérieur de couper tout contact avec elle mais elle n'en savait rien. J'ai détruit adresses et téléphones la concernant. J'avais oublié la date du décès de Michel et comme j'avais toujours son adresse Internet, j'ai dû m'y reprendre à deux fois pour qu'elle me l'envoie, réponse laconique consistant juste en une date. Elle a dû se sentir terriblement mortifiée, elle, plus belle que la belle de Cadix. Par curiosité, j'ai tapé son nom sur Google, elle y avait son site et une page Face book avec sa photo: «Marie France Sarret école Villebourbon, ancien collègue Montauban, 75 ans et c'est tout!» Pas un mot sur sa fille, pas un mot sur ses parents, pas un mot sur sa bru ni sur son neveu, pas un mot sur son frère et plus un mot de moi non plus!